
Patricia A. McAnany, *Living with the Ancestors.
Kinship and Kingship in Ancient Maya Society*

Austin, University of Texas Press, 2000, XVI + 213 p., réf., index, fig., tabl.
[1^{re} éd. 1995.]

Claude-François Baudez

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/8213>

DOI : 10.4000/lhomme.8213

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Pagination : 302-304

ISBN : 2-7132-1404-1

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Claude-François Baudez, « Patricia A. McAnany, *Living with the Ancestors. Kinship and Kingship in Ancient Maya Society* », *L'Homme* [En ligne], 161 | janvier-mars 2002, mis en ligne le 06 juin 2007, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/8213> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.8213>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Patricia A. McAnany, *Living with the Ancestors. Kinship and Kingship in Ancient Maya Society*

Austin, University of Texas Press, 2000, XVI + 213 p., réf., index, fig., tabl.
[1^{re} éd. 1995.]

Claude-François Baudez

- 1 LA THÈSE défendue dans cet ouvrage est que le culte des ancêtres (« ancestor veneration »), dans la mesure où il organisait la société maya en lignages, définissait et légitimait les droits aux ressources, à savoir essentiellement les terres. Les lieux où reposaient les ancêtres se trouvaient au centre des terres cultivables et les sépultures successives constituaient une sorte de « généalogie spatiale » (« space genealogy »). Les lignages et leurs ancêtres respectifs étaient en grande partie responsables de l'inégalité sociale et apparaissaient comme des forces opposées à l'institution de la royauté divine.
- 2 Selon l'usage dominant en archéologie nord-américaine, Patricia McAnany part d'une hypothèse qu'elle cherche à étayer par des faits ; on serait en terrain plus solide si elle avait appliqué la méthode inverse consistant à chercher la ou les hypothèses rendant au mieux compte des données. Dans la mesure où celles qui concernent la possession de la terre, l'organisation sociale et le culte des ancêtres sont plus abondantes et plus explicites en ethnographie et en ethnohistoire qu'en archéologie, l'auteur part des Mayas contemporains et coloniaux pour remonter jusqu'à la période Classique et au-delà, en postulant une fois de plus la persistance sans grands changements de la tradition dans ces domaines. Il est fort possible que le culte des ancêtres ait été important et ait joué un rôle déterminant à la période Classique (300-900 de notre ère) de la civilisation maya, encore faut-il pouvoir le démontrer.
- 3 Quelle qu'ait été l'importance des ancêtres avant l'arrivée des Blancs, leur culte était le seul, à côté de ceux prescrits par l'Église, que celle-ci pouvait tolérer. Les divinités païennes étaient bannies sous peine de mort, alors que rien n'empêchait les Mayas de vénérer leurs ancêtres, ce que du reste les Espagnols faisaient aussi. Dans le domaine religieux, cette tradition a sans doute mieux persisté que d'autres.

- 4 Qu'est-ce qu'un ancêtre ? L'auteur, prenant sans doute exemple sur le modèle chinois, considère que les ancêtres sont, dans une lignée, des individus spécifiques que l'on commémore par leur nom. En Chine, un parent devient un ancêtre lorsque ses restes sont transportés du lieu de décharnement jusqu'à un tombeau (p. 14). Si les ancêtres sont différents des autres morts, l'archéologie devrait nous montrer que certains morts méritent le statut d'ancêtre par un traitement spécial concernant la sépulture, la disposition du corps ou le mobilier funéraire. S'il y a des cas de squelettes à qui manquent certains ossements supposés devenir des reliques, ils sont rares (pp. 60-61). Chez les Mayas Classiques les morts sont enterrés le plus souvent dans les maisons, mais parfois aussi dans un sanctuaire spécialisé (souvent, mais pas toujours sur le côté oriental des groupes d'habitation), ou dans des remblais d'édifices, ou sous les places, etc. Les rois étaient le plus souvent inhumés dans des pyramides, et il est possible que les chefs des grandes familles l'aient été également, mais cela reste à établir. Des exemples clairs de culte domestique des ancêtres – non cités par Patricia McAnany – ont été mis au jour par A. Ledyard Smith à Mayapan¹; l'oratoire familial, associé à la résidence, est une pièce qui possède au fond un autel ou une niche creusée dans la banquette qui court sur trois de ses côtés ; devant l'autel, on a parfois élevé une plate-forme ou enterré des morts. Sur les 539 tessons récoltés dans la fouille de la Structure R-91, 403 provenaient d'encensoirs. Dans le même oratoire on a trouvé les traces de deux statues assises sur l'autel. A. Ledyard Smith pense qu'elles représentent des ancêtres de la famille et que l'oratoire était consacré à leur culte. Cela dit, même à Mayapan (Postclassique Récent, 1250-1450), il est difficile d'affirmer l'existence d'un culte des ancêtres qui serait différent d'un culte de l'ensemble des morts d'une famille.
- 5 Les fouilles de l'auteur à K'axob, au nord du Belize, ont mis au jour des sépultures successives datées de la fin du Préclassique et précédant la construction de la Structure 18, une pyramide Classique ancienne. L'auteur y voit les traces, dès le Formatif, de « the Maya custom of creating ancestors who served as the ritual focus of lineal descent groups » (p. 114). Or, une succession d'habitats ou de sépultures au même endroit n'implique pas l'existence d'un lignage ; des ossements appartenant à divers individus déposés dans le même trou ne sont pas nécessairement des enterrements secondaires ; ce sont fréquemment les restes réassemblés de squelettes dérangés par la dernière inhumation. Bref, les données archéologiques à K'axob sont absolument insuffisantes pour démontrer un quelconque culte des ancêtres et traduisent tout juste le respect universellement dû aux morts. La croix peinte sur les bols déposés en offrande ne se réfère pas « aux cycles solaires et aux endroits du paysage qui évoquent les ancêtres » (*ibid.*). Ce symbole, extrêmement répandu en iconographie maya, est une référence directe aux quatre ou cinq directions et, par extension, à la terre.
- 6 D'après Diego de Landa², des banquets avaient lieu en de multiples occasions, dont celle de célébrer le souvenir des hauts faits de leurs ancêtres. S'agit-il réellement d'une forme de culte des ancêtres ? Pour la période Classique, Patricia McAnany suppose que parmi les cadeaux échangés à ces banquets figuraient des vases polychromes qui faisaient ensuite partie du mobilier funéraire des ancêtres ; supposition d'autant plus gratuite qu'aucun vase peint n'illustre un banquet. Elle nous dit que beaucoup d'idoles représentaient les ancêtres importants, mais ne nous dit pas pourquoi. Les idoles mentionnées par les Indiens sous la torture en 1562 (p. 28) pouvaient être aussi bien des dieux locaux (« tutelary divinities of the lineage ») que des ancêtres. En outre, pourquoi les images sculptées par des divinités dans le codex de Madrid (96d, 97b)

représenteraient-elles des ancêtres ? À l'époque Classique, les seuls ancêtres représentés sont ceux des rois. Plus tard, à Chichen Itza, rien ne désigne le personnage inscrit dans un disque solaire comme un ancêtre ; il s'agit simplement du roi, mais bien vivant. L'autosacrifice serait un moyen rituel d'honorer les ancêtres ; il est vrai que sur des linteaux de Yaxchilan l'apparition de personnages supposés être des ancêtres royaux est associée à une offrande autosacrificielle ; celle-ci peut provoquer une vision de l'ancêtre (hypothèse défendue par Linda Schele & Mary Miller³) ou avoir simplement l'ancêtre pour témoin. Quant aux offrandes sacrificielles figurées dans les codex de Madrid (52c, 95a) et de Dresde (27c), et reproduites par l'auteur, elles n'ont rien à voir avec un culte aux ancêtres.

- 7 Selon Patricia McAnany, chaque maisonnée était entourée de vergers, de potagers, de champs cultivés en permanence, de champs lointains en partie en friche, etc., si bien que la résidence se trouvait au centre d'espaces concentriques cultivés ou cultivables. Les ancêtres, enterrés dans la maison, occupaient ainsi le centre des terres ; de là à conclure que les lieux de sépulture créaient une « généalogie spatiale » liant les descendants à la propriété est beaucoup plus difficile à admettre. Enterrer les morts chez soi les lient à soi plus qu'à la propriété foncière. Dans le modèle chinois, par contre, le lien entre la terre et les ancêtres est manifeste car ces derniers sont enterrés en dehors des résidences et auprès des champs que possède la famille.
- 8 Patricia McAnany s'indigne de la traduction par Ralf L. Roys du mot *k'ax* par « forest » (pp. 66-67) et propose de la remplacer par « fallow fields » ou friches. Mais celles-ci ne se trouvent-elles pas en forêt ? Corrigeant ce qu'elle considère comme un contresens ethnocentrique, elle suggère par sa traduction que les lignages possédaient et cultivaient des parcelles déterminées à temps de jachère variable (« fixed plots variable-fallow farming »). Il est en effet probable que l'agriculture maya Classique était régie par un système de répartition des terres et non par l'anarchie de la culture sur brûlis des premiers occupants (« pioneer swidden »). Cela n'implique pas la propriété de « fixed plots » ; l'alternative serait l'existence de droits d'un lignage à un certain territoire qu'il aurait divisé et cultivé à sa guise.
- 9 L'auteur développe longuement l'hypothèse du système lignager comme facteur d'inégalité sociale. Que les lignages aient été inégaux du point de vue démographique, économique et politique, on ne peut le nier ; mais leur inégalité n'a pas pour seule origine – comme le laisse entendre Patricia McAnany – le droit du premier occupant. Il faut considérer le système lignager comme un système dynamique où le rang et l'importance de chaque lignage est sujet au changement dû à des circonstances diverses : économiques, religieuses, militaires ou politiques. Les relations d'un lignage avec le pouvoir royal sont fondamentales dans une telle dynamique de rivalités et d'alliances. L'auteur postule une opposition fondamentale entre « kinship » et « kingship » qui me paraît réductrice. Les cas de conflits entre le pouvoir royal et les lignages sont nombreux, mais le roi a besoin des lignages et doit composer avec eux. Rien ne permet d'affirmer que la royauté divine est une institution épisodique, en contraste avec la permanence ou la longue durée des structures de parenté ; la séquence royale se veut une séquence dynastique, et celle-ci s'exprime par la permanence du lignage royal, précisément célébré par le culte des ancêtres royaux.
- 10 En conclusion, ce travail ne répond pas à ses ambitions. Les hypothèses proposées pour l'époque coloniale – et qui reposent essentiellement sur les écrits de Landa et de Roys – sont déjà fort hasardeuses ; les étendre aux périodes précédentes s'avère injustifié en

l'absence de données archéologiques suffisamment fiables. De nombreux glissements sémantiques trahissent les difficultés que rencontre l'auteur à construire son édifice : les morts deviennent des ancêtres, les idoles celles d'ancêtres, les ancêtres royaux des ancêtres de l'élite, les friches des parcelles fixes... Certaines propositions sont vraisemblables, sinon probables ; malheureusement, les faits sont rarement au rendez-vous pour nous convaincre de leur réalité historique.

NOTES

1. Harry E. D. Pollock, Ralph L. Roys, Tatiana Proskouriakoff & A. Ledyard Smith, *Mayapan, Yucatán, Mexico*, Washington, 1962, Carnegie Institution of Washington, Publication 619.
 2. Diego de Landa, *Relación de las cosas de Yucatán*, Madrid, Edición de Miguel Rivera, 1985 (« Historia ») 16.
 3. Linda Schele & Mary Miller, *The Blood of Kings*, Fort Worth, Texas, 1986.
-

AUTEUR

CLAUDE-FRANÇOIS BAUDEZ

Université Paris-X, Maison de l'archéologie et de l'ethnologie, Nanterre.